

2 000 ans plus tard, Saint Augustin a-t-il encore quelque chose à nous dire ?

## Chapitre 1 : Présentation

Alors, bonsoir à tous, bonsoir mes pères, bonsoir Nicolas Diat. Merci d'avoir répondu à notre invitation pour le lancement de votre livre *Augustin avec nous*, paru chez Fayard.

Peut-être, avant de mettre un peu les pieds dans le plat, vais-je vous présenter succinctement. Vous, Père Emmanuel, vous êtes père abbé de l'abbaye Notre-Dame de Grâce dans l'Aude. Vous, Père Michel, vous êtes prieur du monastère de Prouilhe, fondé par l'abbaye de Grâce. Et vous, Nicolas Diat, je ne vous présente plus. Vous êtes éditeur, auteur prolifique. Vous avez beaucoup écrit sur l'actualité religieuse, l'actualité de l'Église, sur la vie monastique, la vie religieuse contemporaine.

Le livre *Augustin avec nous* que vous venez de faire paraître est une véritable conversation à trois voix, dans laquelle vous nous plongez dans la figure de saint Augustin, dans son itinéraire personnel, dans ses grandes idées, les grands axes de sa pensée.

J'ai oublié de préciser que vous, mes pères, vous êtes chanoines, donc vous suivez la règle de saint Augustin. Vous êtes donc un peu des professionnels en la matière, dans la spiritualité augustiniennne.

Peut-être une première question. Ce livre, *Augustin avec nous*, je trouve qu'il est à la fois extrêmement concret : vous nous plongez vraiment dans la vie concrète de saint Augustin, dans sa culture, dans son histoire, dans son contexte historique, dans cette Afrique romaine qui est si singulière, et qui, je pense, nous est assez inconnue.

Peut-être une première question sur la vie concrète d'Augustin : pourquoi parler d'Augustin aujourd'hui ? Qu'est-ce que sa vie, qu'est-ce que son itinéraire personnel peuvent nous dire aujourd'hui ? Et puis, qu'est-ce que son contexte aussi, le contexte historique dans lequel il vivait, peut nous apprendre pour notre époque ?

## Chapitre 2 : Ce qu'apporte Augustin aujourd'hui

Je pense que, tout d'abord, ce qui est intéressant et passionnant chez Augustin, c'est qu'il n'est pas né avec une auréole. On ne pouvait pas le canoniser tout de suite.

C'est un homme qui a eu des doutes, un homme qui a eu des faiblesses, un homme qui a eu des chutes, et en ce sens il nous ressemble tous.

Il nous ressemble, nous lui ressemblons. Ensuite, il est pétri d'humanité. Cet immense intellectuel, qui a un génie parmi les plus grands de l'histoire de l'humanité, avait un cœur débordant. C'était un homme d'amitié. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit est cordial, et en ce sens il nous parle, parce que nous sommes très sensibles, parce que notre génération a besoin de cas concrets, d'exemples concrets. Et puis, ses chutes, il les a portées devant Dieu, et il s'est relevé. Donc il est, à mon sens, un des grands messages d'espérance pour notre époque.

Puis on peut dire : saint Augustin a tout essayé. Il a essayé le bonheur, toujours, parce que c'est un affamé de bonheur, et en cela il nous rejoint aussi. Et puis il a essayé toutes les voies. Il a essayé la gloire, la réussite, l'ambition, la politique, la parole, les femmes, le théâtre, la littérature... On se demande ce qu'il n'a pas essayé, au fond. Et je pense que cela nous parle aussi, à une époque où tout peut être essayé.

Et puis, vous parliez du contexte historique. Saint Augustin, quand il naît, l'Empire est florissant. L'Empire romain est florissant. Il est en Afrique, dans cette belle Afrique romaine où l'Empire est au sommet de sa gloire. Et même dans une petite ville, la petite ville où il est né, il y a des thermes, il y a des arcs de triomphe, il y a un théâtre. Voilà, l'Empire est partout. Rome est au sommet de sa gloire. Et quand il meurt, Rome s'est effondrée.

Donc ce sentiment d'effondrement d'une civilisation, il l'a vécu dans sa chair. Je pense qu'aujourd'hui on sent aussi quelque chose qui s'effondre. Et Augustin, au lieu de le vivre dans la tristesse, dans le dépit, dans la nostalgie, l'a vécu dans l'espérance de ce qui pouvait naître après.

Peut-être un mot pour achever cette question et rappeler l'origine de notre projet, qui se résume en deux points. Il y a une prévention, que les pères ont déjà quelque peu présentée : il y a une prévention sur la complexité d'Augustin, c'est-à-dire une forme de peur de l'intellectualisme et des concepts très compliqués que représenterait la pensée d'Augustin. Donc c'était l'une des premières ambitions de ce livre : rendre Augustin accessible, d'où le titre *Augustin avec nous*. Et il est ô combien avec nous quand on réfléchit et quand on l'étudie.

Et puis, évidemment, la deuxième chose : nous avons depuis un an un pape qui a été complètement formé par cette pensée, dont toute la vie a été vécue à l'aune de cette école. Donc réfléchir et travailler sur Augustin, c'était aussi, et d'abord j'ai envie de dire, mieux comprendre le pape Léon.

## Chapitre 3 : Quel rapport à notre société ?

Alors, vous faites bien de souligner à la fois cet intellectualisme, qui en fait en tout cas une intelligence redoutable. Augustin, c'est quelqu'un d'extrêmement intelligent, qui a une culture philosophique, qui a une culture rhétorique.

Et moi, c'est vrai que je suis toujours assez embêté quand des personnes viennent nous demander, quasi quotidiennement, des biographies sur Augustin, des explications sur Augustin. On se retrouve toujours avec des livres souvent un peu compliqués, assez denses. Et là, je trouve que vous allez bien chez Augustin, vous l'incarnez vraiment dans sa culture, dans sa psychologie même, dans son entourage, ses amis, sa famille. Et en même temps, vous ne renoncez pas à une véritable profondeur de vue. Vous parlez de différents axes qui ont guidé sa pensée : l'amitié, l'Église, la politique. Donc vraiment, je trouve que vous avez réussi ce pari de rendre Augustin accessible tout en nous permettant vraiment de plonger dans ses vues les plus fines.

Vous parliez, Père Michel, du contexte de l'Empire romain, qui était florissant à sa naissance et qui déclinera vite, finalement. Et effectivement, je trouve que dans votre livre vous avez des paroles assez récurrentes sur son rapport à la politique, de la politique à l'Église. Un rapport qui est assez, je crois, pragmatique, avec un véritable intérêt pour le pouvoir temporel, pour la politique, tout en étant résolument tourné vers l'espérance des promesses eschatologiques, sans faire du politique un absolu. Peut-être que vous pourriez nous en dire plus sur son rapport à la politique, et ce que cela peut nous dire aujourd'hui de notre propre rapport à l'État et à la société.

Déjà, vous avez souligné qu'Augustin n'est pas réservé à quelques-uns. C'était un peu l'ambition de ce livre. Il n'est pas réservé aux intellectuels, il n'est pas réservé aux philosophes. Ce n'est pas un philosophe politique : c'est un homme, et c'est un pasteur. C'est un homme qui a vécu dans sa chair la conversion. C'est un pasteur qui a vécu dans sa chair l'effondrement de l'Empire romain. Donc on ne peut pas séparer son histoire de sa prédication, je dirais sa prédication plus que sa pensée.

Et quand il parle du monde politique, Augustin dit : « Arrêtez de croire que tout est politique. Arrêtez de croire que le salut est politique. Le salut nous vient du Christ. Notre espérance, c'est le Christ. » Mais pour autant, il ne recommande pas de quitter le monde, de partir au désert. Au contraire, il dit : « Ce monde existe, cette cité existe, et dans cette cité il y a la cité de Dieu en germe, mais il y a aussi la cité du diable en germe, parce qu'elle est aussi dans nos cœurs. Les deux s'entremêlent dans nos cœurs. »

Et donc Augustin, à la fois, relativise infiniment tout ce monde qui vient du monde romain. Il dit : « C'est très beau tout ça, c'est très bien. » D'ailleurs, dans *La Cité de Dieu*, il magnifie d'une certaine manière la grandeur de l'Empire romain, puis il finit par dire : « Mais tout cela était incomplet, puisque la seule réalité qui durera, c'est le Royaume de Dieu. »

Et quand il regarde ce monde, il pose un regard plein d'acuité en disant : « Il n'y a de vraie cité que s'il y a un bien commun qui nous unit dans l'amour. » Et ce bien commun, c'est à la fois la vérité et l'amour que nous avons les uns pour les autres. Le pape vient encore de le rappeler hier ou ce matin, je ne sais plus, aux Cortes espagnoles et dans son encyclique, en disant : « La vérité est le seul bien commun qui peut unir une société. »

Pour revenir à votre première question sur Augustin rendu digeste pour nos contemporains, en fait il s'agissait aussi pour nous de parler de ce que nous sommes et de ce qui est notre vie. Augustin, c'est notre vie, c'est notre logiciel. Et, toute proportion gardée, Augustin a dû faire ce travail. C'était un intellectuel, c'était un philosophe, qui aurait voulu terminer sa vie avec des amis dans une *apatheia* de pensée conceptuelle, philosophique, à donner à quelques amis. Et on lui propose de parler à des marins-pêcheurs, à des commerçants, à des anciens esclaves.

Et donc il a mis le christianisme, et tout simplement l'Évangile, à la portée de tous, en utilisant des images, des métaphores, des exemples, et en laissant parler aussi l'amour. Nous avons essayé de faire cela dans ce livre, c'est-à-dire de proposer un langage simple qui, toute proportion gardée, était celui d'Augustin : mettre l'Évangile à la portée du lecteur, mettre Augustin à la portée du lecteur.

## Chapitre 4 : Spiritualité augustinienne

Et alors, je me permets de rebondir.

Vous parliez de votre vie communautaire propre. Comme je l'ai dit, vous suivez la règle de saint Augustin. Et c'est vrai que j'ai trouvé que dans ce livre apparaît quelque chose qui, me semble-t-il, n'apparaît pas forcément dans la plupart des biographies d'Augustin : c'est cette prégnance de la vie monastique, de cette vision qu'Augustin avait de la vie religieuse. Assez souvent, on connaît un peu l'Augustin prédicateur, on connaît l'évêque, on connaît le converti des *Confessions*, et peut-être que l'Augustin de la vie monastique, penseur de la vie communautaire religieuse, on le connaît un peu moins. Et là, c'est vrai que vous insistez à de nombreuses reprises sur cet aspect.

Question un peu naïve, mais quelles étaient ses grandes intuitions dans sa manière de penser la vie communautaire ? Et puis comment, vous, aujourd'hui, vous vivez ces

intuitions, cette spiritualité augustinienne ? Comment se manifeste-t-elle concrètement ?

Un premier point, puis je laisserai la parole au Père Michel. Il me semble qu'un des éléments caractéristiques d'Augustin, c'est son besoin de l'amitié. Sa jeunesse est remplie d'amitiés, et au départ ses amitiés le conduisent à des bêtises. Le vol des poires en est un exemple fameux et presque symbolique.

Quand Augustin se convertit, il ne renonce pas à l'amitié. Il veut vivre l'amitié avec d'autres, parce que l'amitié est le support de la charité pour lui. Et donc il crée une communauté d'amis. L'amitié, c'est le travail qui doit composer, d'une manière très humaine, très concrète, un chemin d'unité et de charité.

Et donc Augustin fonde sa règle sur l'unité dans la charité. Et cela va être l'axe de sa vie, un axe qui doit représenter aussi l'axe de ce qu'il désire pour l'Église. Pour lui, la communauté, c'est une petite Église en miniature. Il faut qu'il y ait la charité et l'unité. Et on peut dire qu'il a créé au sein de l'Église une nouvelle forme de vie religieuse, de vie consacrée. La vie consacrée qu'il découvre au moment de sa conversion, c'est la vie monastique au sens strict, qui est fondée vraiment sur l'appel du désert. Il rencontre des moines qui reviennent du désert d'Égypte, et eux ont entendu dans l'Évangile la phrase du Seigneur : « Va, vends tous tes biens, prends ta croix, suis-moi. » Et c'est une forme de vie consacrée : c'est la fuite au désert pour n'avoir que Dieu seul.

Et lui découvre une nouvelle forme de vie consacrée, où l'on découvre le Seigneur non pas dans la fuite du monde, mais dans l'unité entre les hommes. Et donc sa règle commence par ces mots : « D'abord, c'est pour cela que vous êtes réunis en communauté : ayez un seul cœur et une seule âme tendus vers Dieu. » L'unité de la communauté devient le chemin qui nous mène à Dieu. Et cela, c'est complètement révolutionnaire.

Ce n'est plus dans la solitude que je trouve le Seigneur, c'est dans l'unité avec mes frères. Et d'ailleurs, il s'amuse, il transforme le sens du mot *moine*. *Moine*, qui vient de *monos* en grec, seul. Le moine, qui était l'homme seul, comme Nicolas l'a écrit dans un de ses livres, l'homme seul au désert, cela devient non plus l'homme seul isolé, cela devient celui qui est un seul avec ses frères. Et pour Augustin, le moine, c'est celui qui ne forme plus qu'un en communauté.

## Chapitre 5 : Créer du lien

Et alors cette amitié, cette amitié fraternelle vécue concrètement, on voit bien dans votre livre qu'elle peut même s'étendre au-delà. Augustin n'est pas naïf, vous le

rappelez assez souvent, mais il a la ferme conviction que cette amitié peut s'étendre, qu'elle peut vraiment infuser dans la vie sociale. Et je crois que vous citez à un moment *Fratelli tutti* du pape François. On dit parfois qu'elle avait une forme de naïveté, cette encyclique. En fait, on voit que chez Augustin il y a aussi cette idée très forte d'une amitié sociale qui était peut-être déjà une vertu romaine, mais que lui va christianiser et peut-être imbiber par la charité chrétienne, avec cette conviction que cela peut quand même rayonner dans la société, créer du vrai lien, peut-être répondre à certaines fractures...

C'est très impressionnant, pour Augustin : toute charité doit devenir une amitié. C'est-à-dire que, puisque nous avons le même Dieu à aimer, a priori nous sommes des amis. Et là où il n'est pas naïf, c'est qu'il nous dit : cela vaut pour la société, cela vaut pour la famille.

Alors il donne plein d'exemples. Quand il prêche, il va dire : c'est vrai pour vous qui êtes dans l'assemblée. Si vous devenez les ennemis les uns des autres, alors l'Église n'existe plus. Si vous vous aimez, alors vous devez devenir des amis. Il le dit à ses moines : vous êtes, par profession, destinés à devenir des amis.

Et il le dit politiquement, en disant : si vous n'aimez pas la vérité en commun, et ce Dieu vrai en commun, alors vous ne serez pas des amis. Et si vous n'êtes pas des amis, vous ne serez pas des citoyens. Pour lui, le véritable citoyen, le véritable civisme, c'est une amitié politique.

D'une certaine manière, Augustin propose d'intégrer l'amitié dans le management. Pour vous donner un exemple récent, le pape Léon XIV, lorsque il a donné ses vœux à la Curie le 23 décembre dernier, a posé la question : est-ce qu'on ne pourrait pas, dans la Curie, mettre l'amitié ? Ce qui, toute proportion gardée, quand on pense à une entreprise, représente un effort de management assez nouveau.

De même qu'Augustin, qui était un homme au départ ambitieux, orgueilleux, a vraiment défini le pouvoir, l'autorité, comme un service, et un service d'amour. Donc il renverse des notions dont nous sentons bien, je pense, que notre société en a besoin. Le pouvoir comme service, et l'amitié comme un des fondements qui fait que nous sommes non pas seulement des concitoyens, mais des *concordes*, voyez, des êtres liés par le cœur.

Je voudrais juste insister sur le fait que, quand il dit cela, il ne fait pas une longue dissertation de philosophie. Quand il parle de ces réalités, il parle à des marchands, à des pêcheurs qui reviennent du port et qui ont vendu leur pêche sur le bord de la mer. Il parle à des gens qui se disputent et qui viennent le consulter parce que l'évêque, à ce moment-là, était chargé de résoudre les conflits intra-paroissiaux ou

intra-diocésains. Voilà, vraiment, on est dans la vie, on est incarné. Et Augustin a ce don de le dire en prédication avec des mots simples et des images, et ensuite de le penser et d'en faire la théorie à travers *La Cité de Dieu*, par exemple.

## Chapitre 6 : Place de la rhétorique

Et puisque vous parlez un peu du langage, de la prédication, de la manière dont Augustin peut formaliser sa pensée, vous évoquez à de nombreuses reprises la place de la rhétorique comme discipline majeure dans l'Empire romain de cette époque. Et Augustin était maître en rhétorique, il était rhéteur.

Et je pense qu'enfin, dans une société actuelle où la communication, où les communicants sont nombreux et où la communication est extrêmement forte, comment l'apport d'Augustin, comment ses idées sur la parole, sur la prise de parole publique, sur la vérité, peuvent-elles nous éclairer pour mieux nous-mêmes comprendre la place de la parole dans notre société et peut-être la convertir ?

Je peux commencer, juste pour dire qu'à l'époque d'Augustin, la parole, la rhétorique, c'est le signe de reconnaissance des élites. On parle sur le forum pour appartenir au monde des élites et des gouvernants. C'est vraiment le moyen d'entrer dans ce monde, qui est répandu dans tout l'Empire romain, dans cette élite municipale, dans cette élite politique.

Et Augustin fait cette expérience que le langage n'est plus un moyen de dire la vérité, premièrement ; n'est plus un moyen d'entrer en relation réelle avec les personnes, avec le cœur ; mais un moyen de se reconnaître comme d'une classe de gouvernants. Et il se dit : ce n'est pas possible. Il n'y a pas de concorde possible, donc d'unité des cœurs, si nous n'avons pas un langage commun.

C'est exactement ce que Léon XIV vient d'écrire dans l'encyclique sur l'intelligence artificielle, en disant : l'intelligence artificielle semble employer des mots, mais elle n'a pas de cœur, elle ne crée pas de relation et elle n'a pas un vrai rapport à la vérité. Elle a un rapport artificiel et seulement apparent à la vérité, puisqu'elle a un rapport à la statistique plus qu'à la vérité.

Et le pape nous dit : attention, nous sommes exactement dans la même situation que saint Augustin. Il faut donc repenser le rapport à la parole. Et pour Augustin, ce nouveau rapport, c'est Dieu lui-même qui l'a rendu possible puisque le Verbe s'est fait chair. Dieu nous a parlé. Si Dieu nous a parlé, alors nous pouvons parler entre nous, avoir une vérité qui est un bien commun et des cœurs qui se rejoignent.

Et pour rebondir, Augustin a élaboré une philosophie des signes, en particulier des signes majeurs que sont les mots. Mais quand il nous dit : « Le Verbe s'est fait chair », cela veut dire : le Verbe qui est éternel, il s'est simplifié. Il dit : il s'est abrégé. Le Verbe s'est abrégé, et donc il a abrégé lui-même son langage. Lui qui avait un langage de rhéteur extrêmement élaboré, il l'a petit à petit simplifié, comme le Christ s'est simplifié en s'incarnant. Il est devenu plus humble dans ses images, dans ses exemples, dans les mots qu'il emploie, au point que des auteurs assez récents ont dit : « Mais Augustin a un langage qui est devenu de roman décadent, de latin décadent. »

En fait, non : il a suivi le trajet de l'incarnation, une simplification pour toucher le cœur. Et Augustin rapproche aussi cela de sa profonde théologie de l'intériorité, c'est-à-dire : Dieu s'est fait intérieur à l'homme, et c'est en retournant à notre intériorité que nos mots ne mentiront pas.

Donc il a à la fois... il dit : soyez intérieurs, et faites que vos mots soient simples pour être l'enveloppe, l'incarnation de ce que vous portez. Et si vous n'avez pas ce chemin-là, vous ne toucherez pas l'intériorité de l'autre. Vous allez rester sur la surface. Donc une simplification et une intériorisation, c'est le chemin d'Augustin.

On peut ajouter aussi que la rhétorique, qui était faite pour la gloire – un rhéteur romain parle pour être acclamé – devient, avec ce chemin d'incarnation, un lieu d'humilité. Quand Augustin parle en prédication aux pêcheurs et aux marchands, il ose ne pas employer tous les tours rhétoriques qu'il connaît et les beaux mots qu'il connaît. Il entre dans l'incarnation, il devient humble. Et je crois qu'on pourrait dire qu'une parole qui n'est pas humble, pour Augustin, c'est une parole qui n'est pas chrétienne, parce qu'elle n'entre pas dans la logique de l'incarnation.

## Chapitre 7 : Quête de Dieu

Et alors, au sujet de la vie intérieure, peut-être justement, vous présentez Augustin – et c'est vrai que toute la tradition chrétienne l'a présenté comme cela – comme un grand maître de l'intériorité, de la vie intérieure, de la quête de Dieu. Il le dit : « Je te cherchais au-dehors, mais tu étais au-dedans de moi-même. » Comment caractériseriez-vous cette quête de Dieu chez Augustin, cette quête en soi ? Et comment, en trouvant Dieu, on peut peut-être redéfinir aussi notre propre personne, se positionner d'une manière un peu plus authentique face à soi ?

Augustin, donc, on l'a dit, a cherché sa propre réussite à l'extérieur de lui-même, soit au départ dans la sensualité, soit dans la quête du pouvoir. Et il a perçu qu'il se désunifiait de lui-même. Il a été aidé, dans ce chemin d'intériorisation, par les néoplatoniciens, par cette philosophie issue de Platon qui, cinq siècles après Platon,

faisait retourner l'homme à lui-même. Il a découvert ce chemin : c'est dans ton cœur que tu trouveras l'unité.

Mais là, ce qui est très beau chez Augustin, c'est qu'il ne s'est pas arrêté à lui-même. Sa recherche n'est pas narcissique, elle n'est pas autoréférencée. Il se rend compte que c'est à l'intérieur du cœur qu'il faut remonter au-delà du cœur, à Dieu. Et donc il fait ce chemin qui est un chemin de retour à l'intériorité, dans le silence, la prière, la conversion, mais pour aller au-delà de lui-même en Dieu. C'est le rôle de la grâce, c'est le rôle du Christ dans l'âme, c'est le rôle du chemin de conversion, et aussi du chemin du bonheur. Et comme le bonheur n'est qu'en Dieu, c'est en allant au-delà de lui-même qu'il trouve ce chemin.

Et c'est ce qu'il nous propose : un chemin qui est un chemin de retour à soi-même, mais pour sortir de soi-même. C'est à la fois ce qui nous permet de trouver Dieu et de trouver l'autre.

Et je vous ferai remarquer que quand le pape est allé à Hippone, quand il a célébré la messe dans la basilique Saint-Augustin, il a donné un critère pour toute réforme ecclésiale authentique. Il a dit : tout ce qu'on va faire ne sera réussi que si nous respectons un critère. Et ce critère, il est très simple : c'est, par l'intériorité, trouver l'unité entre nous. Et en citant les Actes des Apôtres, le chapitre 4 : « Tout était commun entre eux. Ils n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme », qui est le verset que saint Augustin a le plus commenté. Mais le pape ajoute : cette réforme ne sera possible que si nous la vivons chacun à l'intérieur de nous. Donc intériorité et unité, pour le pape, c'est la seule voie possible pour que l'Église soit elle-même, et on pourrait dire pour que chaque homme soit vraiment lui-même.

## Chapitre 8 : Rapport à l'Église

Et alors, si cette unité de l'Église passe déjà par une unification de soi, une conversion personnelle, Augustin a – vous le montrez à plusieurs reprises – été extrêmement attaché à cette unité de l'Église. Quelque chose qui a traversé, parmi ses combats théologiques et pastoraux les plus importants, la question de l'unité de l'Église.

Sans forcément entrer dans la polémique, l'actualité ecclésiale nous parle à droite à gauche de schisme, de risque de schisme. Comment la pensée d'Augustin peut-elle permettre de trouver peut-être des pistes, des intuitions, pour repenser notre rapport à l'Église et à son unité ?

Déjà, on pourrait dire qu'Augustin, dans sa conversion, a trouvé le Christ, et qu'en trouvant le Christ, il a trouvé l'Église. Son chemin, au tout départ de sa conversion,

était assez individuel, mais il a très vite perçu, en lisant en particulier saint Paul, qu'il ne pouvait pas dissocier le Christ de l'Église. Nous sommes des membres du Christ par notre baptême, par notre propre vie. Et donc le rapport qu'il a à l'Église est devenu un rapport sensible, humain, on pourrait dire charnel.

Toute atteinte à l'unité, c'est une atteinte au mystère du Christ, et cela le touche même dans sa chair puisqu'il dit : « Nous sommes au Christ, nous sommes des Christs, nous sommes christifiés. » Et donc toute blessure sur l'unité l'atteint d'une profonde tristesse. Et cela pourrait déjà être un chemin : que les manques d'unité, les atteintes à l'unité, nous fassent déjà souffrir, que nous sachions en pleurer.

Et puis il faut aussi se dire que, s'il a été touché dans sa chair par ces atteintes à l'unité, par ces divisions, c'est que de son temps aussi l'Église était divisée, en particulier par ce qu'on appelle le schisme donatiste à l'époque. Dans chaque ville d'Afrique, il y avait deux cathédrales, il y avait deux évêques et deux communautés de fidèles qui ne se parlaient pas. Toutes les deux avaient la même doctrine, la même foi, la même liturgie, mais elles ne se parlaient pas pour une obscure histoire d'ordination qui avait été faite par une personne qui n'était pas la bonne.

Peu importe, cela nous paraît tellement futile aujourd'hui. Et je pense que saint Augustin a été traumatisé, au sens fort du terme, c'est-à-dire blessé, par cette situation où celle qu'il appelle, lui, quand il désigne l'Église, il l'appelle soit *unitas*, l'unité, soit la *catholica*, la catholique, c'est-à-dire l'universel. Et cette catholique, celle qui doit être l'unité du Christ vécue sur la terre, dans les faits elle est divisée, et elle est divisée au point qu'on se tape dessus et qu'on s'insulte.

Et il n'a pas du tout une approche naïve. Il va défendre la vérité, il va défendre l'unité, il va combattre, parfois avec ses mots bien sûr. Mais ce qu'il dira, c'est : séparons l'unité de l'Église de la recherche du Christ, alors nous sommes certains de faire fausse route.

## Chapitre 9 : Prière communautaire

Et alors, peut-être dans un autre registre, Augustin – vous le dites à plusieurs reprises – a beaucoup réfléchi sur la prière, sur la parole qui s'arrête à un moment quand il s'agit de parler à Dieu. Vous soulignez à plusieurs reprises l'Alléluia, qui en fait finit par se suffire à lui-même.

Comment Augustin pense-t-il la prière ? Est-ce qu'il avait déjà, par exemple, une pensée sur la liturgie, sur la prière communautaire vécue en communauté et sur la prière aussi individuelle ? Comment peut-être articule-t-il les deux ? Comment peut-il aussi être un maître de prière aujourd'hui ?

Augustin a commencé à prier lorsqu'il a souffert de sa propre faiblesse. Et à partir de l'épisode du jardin de Milan, où il se convertit, il ne cesse d'être un homme de prière, parce que c'est un homme de relation et d'amitié avec Dieu.

Pour lui, la prière, c'est à la fois l'expression de celui qui prie, prière de demande, et aussi de celui qui reconnaît qu'il doit tout à Dieu, prière de louange. Et Augustin, du jour où il s'est converti, n'a pas cessé de remercier. Le livre des *Confessions*, que beaucoup ont lu, est d'abord un livre de témoignage, mais surtout un livre de témoignage de l'action de Dieu en lui. Le premier acteur des *Confessions*, c'est Dieu. Et c'est donc un livre de louange.

Augustin, c'est vraiment le théologien de la prière de louange, parce que pour lui la prière, qui est le sommet de l'activité de l'homme, là où nous ressemblons le plus à ce que nous devons être, c'est d'être dans l'action de grâce, le remerciement pour ce que Dieu a fait en nous.

Et cela, il va le placer à la fois au niveau individuel, prière individuelle, mais aussi au niveau communautaire. Il a découvert à Milan la prière liturgique, et il va en faire le grand exercice de sa vie, en particulier dans ses communautés, en particulier dans son Église d'Hippone, dans sa cathédrale. C'est la prière chantée, la prière respirée, et qui, d'une certaine manière, comme vous le disiez très bien, parfois ne peut mettre autre chose qu'une jubilation, c'est-à-dire un chant qui n'est pas forcément très articulé parce que Dieu n'en a pas besoin, ou un Alléluia, donc un Amen qui va durer, ou alors un silence liturgique qui est un des très beaux sommets de notre prière, parce que c'est ce que nous pouvons dire de mieux à Dieu : Dieu remplit mon cœur parce que mon cœur est trop pauvre.

Dans la règle qu'il a écrite pour ses moines, Augustin, quand il parle de la liturgie, dit quelque chose qui peut nous surprendre. Il dit : « Retournez dans votre cœur ce qu'exprime votre voix. » Nous, modernes, naturellement, on dirait l'inverse. On dirait : mettez sur vos lèvres ce qu'il y a au fond de votre cœur, dans un désir de sincérité. Et Augustin nous dit : non, c'est l'inverse. Vous devez être ce que votre voix chante pendant la liturgie. C'est-à-dire : vous devez modeler votre cœur sur la grande prière de l'Église qu'est la liturgie.

Et pour lui, les symboles liturgiques, le chant, les symboles autour de la lumière, les grands symboles baptismaux qu'il a beaucoup commentés, ces symboles, dit-il, nous font faire une sorte de *transitus*, c'est-à-dire un voyage vers la réalité qu'ils portent. Il y a une vraie participation réelle à ce qui est symbolisé à travers la liturgie.

## Chapitre 10 : La création

Et la création, peut-être, a une place aussi dans cette logique spirituelle. Vous parlez à plusieurs reprises d'un rapport à la création qui a peut-être changé, et d'un Augustin qui appelle à ne pas s'arrêter à la création, mais à l'utiliser d'une certaine manière comme peut-être comme une icône. Est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur son rapport au monde créé en général, au-delà même de la symbolique liturgique ?

Il est évident qu'Augustin est un homme d'abord de l'admiration et de l'émerveillement. Il n'a cessé, toute sa vie durant, de s'émerveiller de la création que Dieu avait faite. Et donc il place aussi la prière comme un acte de retour de la création à son Dieu. La création est en louange de Dieu.

Mais il le dit très bien : **la création loue son Dieu, mais quand toi tu la prends dans ta prière, sinon elle est muette.** Les fleurs, les arbres, les animaux parlent de Dieu, mais quand toi tu pries avec elle et en la faisant remonter à sa cause première. Et donc il est toujours dans l'admiration, il est toujours dans l'émerveillement, mais sa louange a besoin d'être exprimée en symboles, en signes qui ne s'arrêtent pas simplement à la création, qui la font remonter vers son Créateur. Admire la création, mais fais-la remonter à celui qui en est la cause. Et c'est ainsi qu'elle sera une louange. D'une certaine manière, il prédispose au grand chant de saint François d'Assise.

Et puis il a commencé par voir la création comme un obstacle, puisque la création, il l'a tellement aimée qu'il en a fait sa fin ultime pendant quelques années. Et cela a été l'occasion de son péché. Il a idolâtré cette création. Donc il sait combien, plutôt que de l'idolâtrer, il faut la faire remonter vers le Créateur.

Il osera tout. Il décrit un de ses amis qui lui dit : « Je suis attiré par le corps des belles femmes. » Il répond : « Tu aimes le corps des belles femmes ? Loue le Créateur de ce corps. » Voilà, sans aucun complexe. Toute beauté est un reflet de la beauté divine.

Et puis, finalement, pour lui, si toute la création nous parle de Dieu, c'est parce qu'elle est comme un grand poème. Il dira : elle est le poème écrit par le Logos, par le Verbe ; le Verbe de Dieu, la deuxième personne de la Trinité, a écrit dans la création ce que Dieu veut nous dire, c'est-à-dire son amour pour nous.

## Chapitre 11 : Louange d'Augustin

Et alors finalement, même son intelligence est mise au service de cette louange. Vous citez, ce qui m'a beaucoup frappé, la fin de son traité sur la Trinité, qui est très dense, qui est très théologique. Il s'achève en louange. Finalement, même

l'intelligence elle-même, je comprends qu'elle ne s'arrête pas, mais qu'elle se convertit en louange et qu'elle est ordonnée à la louange.

Oui, d'une certaine manière, la vie d'Augustin, c'est une immense prière. Son intelligence est au service du cœur aussi. Ce qui est très profond et très beau chez Augustin, c'est que cet homme supérieurement intelligent, c'est un homme qui d'abord aime. Il dit bien : on ne connaît les choses qu'en les aimant. On ne connaît autrui que par l'amitié, dit-il. On ne connaît bien que par l'amitié. Et si vous voulez connaître les choses de Dieu, il faut les aimer. On ne rentre dans la vérité que par l'amour.

Et donc cet homme qui est intelligent mais qui aime fait cette alliance de la foi et de la raison, mais dans l'amour, pour nous induire à l'amour. Et je pense aussi à l'espérance, parce que son chemin, qui est beau, qui est profond, mais qui est humble, est pour nous un vrai chemin d'espérance, parce qu'en aimant, on peut toucher Dieu.

Très bien. Eh bien merci beaucoup, en tout cas. Merci pour cette plongée dans saint Augustin. Et puis je redis que ce livre est vraiment une introduction très vivante, très accessible, et je pense que c'est quelque chose qui manquait malgré la littérature abondante sur Augustin.